

Frères de combat

Rencontre avec deux cinéastes engagés autour de la crise d'Octobre

Jérôme Delgado

Number 324, October 2020

Les Rose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delgado, J. (2020). Frères de combat : rencontre avec deux cinéastes engagés autour de la crise d'Octobre. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 18–19.

Frères de combat

Rencontre avec deux cinéastes engagés autour de la crise d'Octobre

JÉRÔME DELGADO

La scène est célèbre. À son arrivée sur la colline parlementaire, Pierre Elliot Trudeau, alors premier ministre du Canada, est confronté par un journaliste qui lui parle de «vivre dans une société libre et démocratique sans ces personnages armés qui courent de tous côtés». Nous sommes en octobre 1970, le FLQ a pris en otage un diplomate britannique et un ministre québécois. L'armée, appelée à protéger les membres du gouvernement, a envahi Ottawa.

— *Trudeau: Il y a partout des tas de poules mouillées qui n'aiment pas voir des hommes armés et casqués. Je ne peux que les ignorer. Il est plus important de garder la loi et l'ordre dans cette société, que de s'inquiéter de pauvres gens dont les genoux tremblent à la vue des soldats.*

— *Le journaliste: À n'importe quel prix? Jusqu'où irez-vous?*

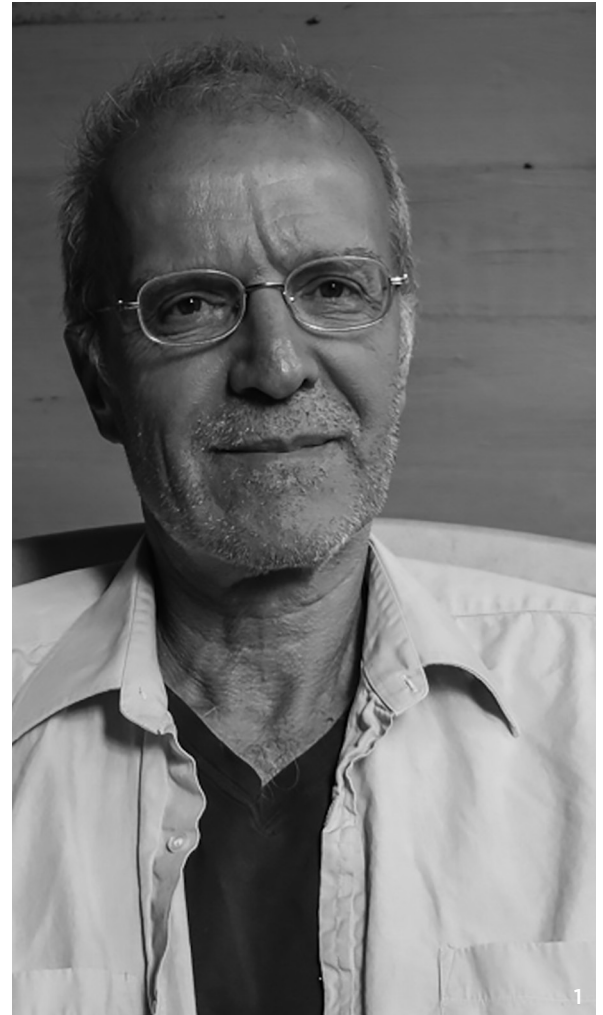
— *Trudeau: Regardez-moi faire.*

— *Le journaliste: Jusqu'à retirer les libertés civiles? [...]*

— *Trudeau: Oui, je crois que la société doit se défendre avec tous les moyens dont elle dispose contre l'apparition d'un pouvoir parallèle qui menace l'autorité élue du pays. Ceci est sans limites. [...] Seules les poules mouillées aux genoux tremblants craignent ces mesures.*

L'échange, musclé, mais sans dérapages, fait partie de l'histoire du cinéma, puisqu'il se retrouve au cœur du documentaire de Robin Spry, *Action: The October Crisis of 1970* (1973) – la version en français, *Les événements d'octobre 1970*, date de 1974. Pour le réalisateur montréalais Patricio Henríquez (*Ouïghours, prisonniers de l'absurde*), ce long métrage de l'ONF est la référence du cinéma qu'il préconise, celui de parler d'un sujet politique sans prêcher.

«Dans ce dialogue, tu as les éléments pour réfléchir, pour te poser la question sur ce qui doit ou ne doit pas être fait. Le film est équilibré. Spry ne prend pas position. Il ne juge pas le FLQ.» Nous avons invité Patricio Henríquez et Carlos Ferrand (*Jongué, carnet nomade*), deux cinéastes montréalais établis au Québec après 1970, à discuter cinéma



«Avec Henríquez et Ferrand, parler de cinéma québécois revient à parler de leur terre d'accueil de manière passionnée. Ils n'en sont pas moins critiques, notamment à l'égard du traitement des communautés autochtones.

Ferrand déplore même l'incapacité des Québécois francophones à discuter du sujet. Depuis 1970, la défense de l'identité nationale est leur seule préoccupation, juge-t-il.»

et crise d'Octobre. Eux dont l'œuvre prend racine dans les enjeux identitaires et sociaux, voire dans la violence politique, s'avèrent être des observateurs à la fois distants et concernés par le sujet.

«*Le temps des bouffons* (Pierre Falardeau, 1985), pour moi, reste le film le plus percutant, pertinent, vivant, en disant les choses telles qu'elles le sont, qu'une clique, une caste, est au pouvoir», commente Carlos Ferrand, au sujet du court métrage, à considérer comme une réponse à la crise d'Octobre. Aucun des deux n'a vécu l'automne où le mouvement indépendantiste a été opprimé par l'État canadien. Sous le printemps de l'Amérique du Sud, ils militaient cependant pour des causes similaires, luttant contre l'impérialisme et le capital.

Dans son Pérou natal, Carlos Ferrand travaillait comme cinéaste auprès du gouvernement dit révolutionnaire de Juan Velasco Alvarado (1968-1975), responsable d'une réforme agraire. «Je voyageais dans tout le pays et filmais les paysans qui récupéraient leurs terres, dit-il. Velasco avait brisé la colonne vertébrale du système féodal qui était en place.» De loin, il entendait parler du FLQ et constatait que «la résistance de gauche» n'était pas qu'une affaire latino-américaine. Chilien, en fin



2

d'études de journalisme, Patricio Henríquez vivait l'euphorie de la victoire: Salvador Allende, le leader socialiste, avait gagné les élections présidentielles de septembre. « En octobre, je célébrais. C'était une fête permanente depuis un mois, raconte celui qui avait fait campagne auprès d'Allende. On était remplis d'espoir, tout nous semblait lumineux et possible. »

À leur arrivée au Québec, entre 1974 et 1980, les deux hommes, le cœur à gauche, adoptent le combat nationaliste. Sans adhérer à la politique active, ils suivent de près l'évolution de la cause nationale, témoins sur place d'autres moments épiques, tels que les référendums. Quand on leur demande ce que le cinéma, de fiction ou documentaire, leur a appris du Québec et particulièrement de la crise d'il y a cinquante ans, leurs réponses varient.

Concernant *Les ordres* (Michel Brault, 1974), film phare sur le sujet, Carlos Ferrand ne cache pas sa déception. Pour cet adepte de néoréalisme italien et de cinéma novo brésilien, la forme plus sobre du drame québécois lui est étrangère. C'était sans compter qu'il est arrivé à Montréal « corrompu par la violence » du sud du continent. « Je n'ai pas compris *Les ordres*, je n'ai pas senti le drame. Ce langage cinématographique ne transmettait pas la

douleur, dit-il aujourd'hui. Et c'était peu violent. » Certes, admet-il, la Loi sur les mesures de guerre appliquée par le gouvernement Trudeau aura été un « terrible geste anti-démocratique », comme une insulte. « Mais il y a une différence entre l'insulte et les coups de poing répétés sur la figure. »

Patricio Henríquez, qui a été emprisonné après le coup d'État qui mit fin en 1973 au gouvernement Allende, ne croyait pas non plus qu'une fiction puisse refléter une violation de droits humains sans présence de torture, de disparitions, d'assassinats perpétrés par l'État. Mais *Les ordres* lui a fait comprendre que la tragédie n'est pas synonyme de souffrance physique. Le regard du personnage de Jean Lapointe, mis à nu par ses geôliers, était suffisamment explicite.

« Toute perte de liberté est une tragédie. Pas besoin d'électrocuter quelqu'un. Il suffit que les rues se remplissent de militaires, il suffit que n'importe qui puisse s'introduire chez toi. C'est ce que j'ai appris avec *Les ordres*. » Le documentariste est convaincu que la liberté est une notion fallacieuse. « Je suis cynique, reconnaît-il, mais j'ai l'impression que la liberté existe tant qu'elle ne bouscule rien. » En Amérique latine, donne-t-il en exemple, on tue les journalistes menaçants, alors qu'en Israël, les réalisateurs sont libres de faire des films pro-Palestine. « [Ce cinéma] ne change rien à la situation des territoires occupés. »

Avec Henríquez et Ferrand, parler de cinéma québécois revient à parler de leur terre d'accueil de manière passionnée. Ils n'en sont pas moins critiques, notamment à l'égard du traitement des communautés autochtones. Ferrand déplore même l'incapacité des Québécois francophones à discuter du sujet. Depuis 1970, la défense de l'identité nationale est leur seule préoccupation, juge-t-il. Et c'est *Le peuple invisible* (Richard Desjardins et Robert Monderie, 2007) qui l'aura fait pleurer... de joie. « Enfin, quelqu'un reconnaissait [le silence à l'égard des Autochtones], dit celui qui coréaliserait un documentaire avec la poétesse innue Joséphine Bacon. En évoquant *La liberté en colère* (Jean-Daniel Lafond, 1994), où le réalisateur revient sur l'expérience felquiste de quatre hommes, Patricio Henríquez donne un exemple d'un film qui suscite un débat, tout en reconnaissant que rien n'est réglé. « Il faut avoir la prétention de proposer quelque chose qui fasse réfléchir, pas seulement inviter à accepter un message, ou à le rejeter. »

Ni lui ni son confrère ne diront de quel côté du débat ils se situent – ce n'était pas le but de la rencontre. Henríquez s'avance néanmoins à dire que ce sont les mouvements radicaux qui font avancer les causes. Le FLQ aura peut-être juste moins réussi qu'un Mandela, qui, lui aussi, avait pris les armes. ▲

—
1. Carlos Ferrand

—
2. Patricio Henríquez